



# Le Drone

## DE L'ANTIPRESSE

N° 17 | 06.05.2018

**La déconquête spatiale**

**John Le Carré,  
un jeune homme en colère**

**La technocratie punitive de l'UE**

Les choses vues d'en haut  
Observe. Analyse. Intervient.

*Chers lecteurs,*

Cette semaine, le Cannibale lecteur m'a fait l'immense plaisir de présenter l'un de mes auteurs préférés, toutes catégories confondues: John le Carré. Fernand Le Pic s'est aventuré à décortiquer les méandres tortueux et obscurs de la prise de décisions européenne. Pour ma part, je me suis enfin plongé dans un sujet que je voulais aborder de longue date: mais qu'avons-nous fait de la conquête spatiale? Au-delà de ce cas particulier, j'ai entrevu une question plus vaste et plus profonde à la fois:

qu'avons-nous fait, en tant qu'espèce, de nous-mêmes? De nos espérances, de notre solidarité animale, de notre capacité à vivre en commun et à développer une œuvre commune.

Si nous ne répondons pas à ces questions, la planète où nous vivons, déjà bien petite et abîmée, deviendra invivable. Or, à ce moment-là, nous aurons abandonné depuis longtemps tout espoir d'en trouver une autre quelque part dans le cosmos...

Bonne lecture!

SLOBODAN DESPOT

## P H O T O B I O G R A P H I E



**Sputnik. 22.8.2016.**

Un bouchon de champagne et quatre cure-dents: et voilà le tout premier satellite qui envoya son humble «bip-bip» vers la Terre. De fait, cet ancêtre n'était pas grand-chose de plus que cela. Mais quel effort il aura fallu pour le lancer là-haut — et le faire tenir! Autrement plus difficile que de reboucher une bouteille de mousseux avec son propre bouchon!  
(SD)

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site [ANTIPRESSE.NET](http://ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## Interstellar Blues, ou la Déconquête spatiale

**P**OURQUOI AVONS-NOUS ABANDONNÉ LA CONQUÊTE DE L'ESPACE AUX CINÉASTES ET AUX ÉDITEURS DE JEUX EN LIGNE? CE REPLI SUR LE VIRTUEL NE SERAIT-IL PAS UN INDICE DE CE QUE SERA UNE HUMANITÉ ENTIÈREMENT «CONNECTÉE»?

Il m'arrive parfois, par une nuit claire et tiède, de me bloquer la nuque à force d'épier la voûte céleste. Formé par les longues soirées des campings et les nuits à la belle étoile, je suis devenu un traqueur de satellites chevronné. J'épie cet instant où mon cerveau percevra du coin de la conscience l'irruption d'un intrus dans la solennelle immobilité du zodiaque. Au début, il est alerté non par une lumière mais par un mouvement encore infime qui pénètre comme une aiguille dans les franges du champ visuel. On reconnaît les satellites à leur vol rapide (bien plus rapide que celui des avions, alors qu'il est tellement plus lointain), à leur brillance faible mais constante et à leur trajectoire rectiligne quoiqu'un peu vacillante à cause de la réfraction des couches d'atmosphère.

Le passage de la Station spatiale internationale offre un délice tout particulier, surtout aux premières heures de la nuit. A l'œil nu, l'on

repère ses vastes panneaux solaires embrasés par les rayons de l'astre qui, à ce moment-là, s'est déjà réfugié sur l'autre rive de l'Atlantique et qui, par ces miroirs obligeants, nous adresse une dernière carte postale. Je m'imagine les frères humains enfermés avec leurs photos de famille,



leurs livres de poche, leurs odeurs corporelles et leurs icônes dans cette bouteille thermos bien scellée. Je frissonne à l'idée qu'ils ne reverront leurs proches que si ceux d'en bas restent sobres et lucides, si l'électronique ne flanche pas, si le matériel résiste à la

chaleur du retour, si la guerre définitive n'éclate pas, si les calculs sont bien justes, si... si... si... L'élite des humains modernes ne sont que des otages de la technique, aussi démunis que des prématurés sous couveuse.

Oui: la conquête de l'espace me fait encore rêver. Je me dis parfois que je suis bien le seul. Car en réalité, il me semble qu'elle n'intéresse plus personne en dehors des cinéastes.

Autant les films sur la destruction irréversible de notre biotope et l'évacuation nécessaire se multiplient, autant la quête réelle de ces mondes de rechange s'essouffle et s'éteint.

Je lis régulièrement les rapports de recherche de la section NuSTAR de la NASA, qui s'occupe en particulier des trous noirs. Chaque mois ou presque, une observation vient enrichir notre connaissance de ces portails de l'enfer aux propriétés surprenantes. Ce sont les siphons par où s'écoule la substance de ce monde pour alimenter — qui sait? — des univers impensables. De temps à autre, les astronomes publient une avancée capitale dans la connaissance de ces abîmes — et donc de notre réalité tout entière. J'attends les réactions: silence radio. Affaire trop abstraite. Trop compliquée. Trop désincarnée. Il me semble parfois que si l'on recevait un message d'amitié traduit en cent langues et venant d'une espèce octopode d'Arcturus, la nouvelle n'arriverait même pas à la *une* des journaux.

Je continue aussi de feuilleter les nouvelles du rayon «science et découverte», et je tombe sur des perles de poésie qui me rendent un peu mélancolique. Cette semaine, par exemple, rien que sur *Spoutnik* (qui dans ce secteur précis illustre bien son appellation):

- \* Un cosmonaute photographie une île ayant la forme d'un poney.
- \* On a découvert une nouvelle exoplanète à 1000 années-lumière.
- \* La station Juno photographie de près la tache rouge de Jupiter.
- \* «Tempête spatiale» filmée à la surface d'une comète.

\* Des astronomes découvrent les plus anciennes collisions de galaxies géantes.

Une collision de galaxies géantes, cela a tout de même de la gueule. Voilà autre chose qu'un *clash* Zemmour-Fourest sur YouTube ou une rixe entre grévistes et CRS...

Je m'aventure même dans le space-business. Je visionne avec passion les progrès de SpaceX. Les webcams embarquées nous offrent une immersion saisissante. On a l'impression de voguer à califourchon sur les fusées comme la sorcière sur son balai. Qui aurait imaginé que les lanceurs, un jour, reviendraient sagement se poser tout seuls sur une plateforme, debout sur leurs pattes arrière, comme des chiens qui rapportent leur bâton?

#### AU RAS DU SOL

Pourtant, les prouesses de SpaceX, comme pratiquement tout le reste, ne sont qu'une extension du domaine de l'investissement, une affaire entrepreneuriale. Depuis la fin de la guerre froide, l'élan humain vers l'espace s'est largement tempéré et, comment dire?, trivialisé. On me dira certes que, du temps de la rivalité des blocs, c'était surtout une affaire de prestige politique, mais le prestige politique me semble encore un mobile plus honorable que le profit commercial.

Au temps de mon adolescence, l'institution clef du *leadership* américain était désignée par un sigle prestigieux: NASA. Aujourd'hui, trois lettres suffisent: CIA, FBI ou NSA.

Les savants et les héros ont cédé leur place aux barbouzes et aux indics. Les revues de science et d'exploration destinées à la jeunesse ont disparu, ou s'occupent d'informatique.

Du côté de l'est, on s'efforce d'entretenir la flamme, mais elle a bien tiédi. La Russie fournit la plupart des moteurs de fusées et reste aujourd'hui la seule puissance capable de projeter des humains dans l'espace (et surtout de les en ramener). Elle assure la routine, mais ne rêve plus guère d'aller coloniser les étoiles comme à la grande époque soviétique.

Les Russes ont consacré de navrants navets mais aussi de très beaux films à leur conquête de l'espace, notamment l'époustouflant Saliout-7 (2017), qui égale et surpasse Apollo-13 en intensité dramatique et en virtuosité. Mêlant la fiction au fait réel — le sauvetage téméraire de la station spatiale du même nom en 1985 —, il illustre l'esprit de sacrifice, la ténacité et la solidarité humaines. Mais en orbite basse. Une expédition antarctique aurait aussi bien pu faire l'affaire.

On vient aussi de projeter la mini-série de grand public Particules d'univers, un peu plus adaptée à l'esprit du temps. Ici encore, on combat de graves pannes dans l'espace, mais l'action réelle se passe sur Terre: la femme du second est devenue la

maîtresse du commandant à la veille du décollage et le triangle amoureux éclate au grand jour alors qu'on est en pleine lutte pour la survie là-haut. Ce thème de vaudeville aurait pu avoir pour protagonistes des officiers de la Première Guerre mondiale ou des marins-pêcheurs au large. L'espace n'est devenu qu'une chambre de résonance pour nos drames d'ici bas.

Jusqu'au tournant du XXIe siècle, l'effort spatial pouvait se résumer par un symbole masculin: un phal-

lus tendu vers le ciel, décidé à crever toutes les membranes qui nous séparaient des étendues du cosmos. Depuis une vingtaine d'années, il s'est métamorphosé en son contraire. C'est un ovule qui enveloppe la terre pour mieux la bercer et la surveiller.

L'ISS vivote là-haut, solitaire comme un ermitage, alors qu'elle ne devait être qu'un des marche-

pieds de notre montée vers le ciel. Nul ne songe à retourner sur la Lune et les projets d'expéditions martiennes ressemblent à l'Arlésienne. La génération de mon père rêvait de conquérir au moins le système solaire. Quant à nous, la ceinture de Van Allen nous paraît déjà infranchissable. Même ce qui a été accompli succombe au doute et à la paranoïa conspirationniste. Les premiers pas sur la Lune, selon des millions d'internautes, n'auraient été qu'une mise en scène de Stanley Kubrick.



## L'ORBITE BASSE, NOTRE ENCLOS

En revanche, nous avons méthodiquement colonisé l'espace proche. Nous l'avons bourré d'électronique et de ferraille au point qu'il devient urgent de le dépolluer! Ce n'est plus qu'un mirador technologique, une extension des antennes terrestres. Et il est avant tout nombriliste: consacré à nos communications mutuelles, à notre observation de nous-mêmes et à notre autocontrôle total. Voire — dans les zones les plus ténébreuses — à notre autodestruction. Sans compter qu'avec le *droit spatial*, le pinaillage juridique est venu teindre en gris bureaucratique les bleus profonds de l'infini.

Songer que les avalanches de pubs et les idioties publiées sur les réseaux sociaux transitent parfois par l'exosphère avant d'atterrir sur mon smartphone est l'une des pensées les plus désolantes que je connaisse. Était-ce le projet de Tsiolkovsky et de von Braun, le sens du sacrifice de Vladimir Komarov et des équipages de *Soyouz 11*, de *Challenger* et de *Columbia*?

Indiscutablement, quelque chose s'est brisé. Des grandes découvertes à Gagarine et Armstrong, L'hu-

manité blanche avait encore cru à l'existence d'un *ailleurs* radical qu'il s'agissait d'investir. Elle y avait mis les moyens, sans peur et sans scrupules. Les avancées spatiales, malgré leur évidente fonction de propagande, étaient saluées avec *fair play* par le camp devancé. Au plus fort de la guerre froide, le jumelage Apollo-Soyouz fit souffler un vent de détente qui apaisa les différends politiques.

C'est qu'à l'époque encore, il existait des valeurs supérieures qui mettaient tout le monde d'accord. Aujourd'hui, ces valeurs subsistent mais n'animent plus la conscience universelle. Entre l'Amérique *neocon* et la Russie de Poutine, les projets communs comme la station *Mir* sont inimaginables. Alors même, paradoxalement, que l'échange de services, de connaissances et de technologies entre les deux camps est plus intense que jamais. Du point de vue de sa conscience collective, l'humanité s'est provincialisée. Les grandes questions universelles cèdent le pas devant les problèmes locaux et personnels et la psychologie écrase les sciences objectives tout comme elle dissipe la religion.

### A PROPOS...

*La vérité sur la course aux étoiles, vue par le premier chien dans l'espace.*

editions-xenia.  
[com/livres/laika/](http://com/livres/laika/)



### LA VÉRITÉ ULTIME

Mais ne me croyez pas. Mon pessimisme est influencé par la position de ma lunette. Comme je le mentionnais tout à l'heure, l'odyssée de l'espace se manifeste dans sa pleine vitalité pour peu qu'on cesse de pointer le nez vers les étoiles et qu'on jette un coup d'œil sur son écran. Les super-

productions de SF se succèdent. Les séries spatiales à grand budget font le bonheur des abonnés de *Netflix*. Mais tout cela n'est encore rien en comparaison des jeux en ligne dont Eve Online est l'exemple le plus saisissant. Depuis quinze ans, cette saga islandaise développe une galaxie imaginaire plus vraie que nature, avec son économie, ses pouvoirs, ses guerres et ses «plus de 8 000 systèmes solaires regroupés au sein de 64 régions». Pour 14.99 euros par mois, on peut y entamer une double vie de conquérant interstellaire. Ainsi que le promet son *pitch*: «C'est un bac à sable spatial infiniment gratifiant où vous pouvez faire pratiquement tout ce que vous voulez».

Bac à sable: le mot est bien trouvé! Dans ce jardin d'enfants, un demi-million d'humains s'ébattent quotidiennement, et le chiffre ne fait que croître. Quel intérêt auraient-ils à épier le passage de nos minuscules satellites, le soir au-dessus de leurs têtes, quand ils peuvent habiter des vaisseaux mères gros comme des planètes? L'environnement est si prenant qu'il ne comporte même pas de scénario. Comme la vie elle-même.

A vues humaines — et à moins d'une catastrophe épique — cette migration vers les paradis artificiels de l'informatique ne fera que s'accroître. On peut donc imaginer, à terme, une humanité dickienne survivant dans un biotope entièrement technologique, réfugiée sous terre ou dans des serres climatisées et filtrées, entourée de portions de nature épuisée et de zones peuplées

de sauvages violents. Ses évasions virtuelles de plus en plus immersives lui permettront d'oublier la réalité de sa détention. Un dense réseau de câbles sous-marins et de satellites pérennisera ce *divertissement* perpétuel et indispensable.

Cette Terre-là n'aura plus aucun besoin de chercher d'autres mondes ni de communiquer avec eux: elle les aura tous déjà créés dans ses neurones, artificiels ou non. Elle sera devenue pour de bon cette «planète silencieuse» lobotomisée par la dictature technologique qu'avait esquissée le visionnaire C. S. Lewis.

Cette esquisse de notre propre évolution livre aussi une clef, peut-être, du profond silence intersidéral qui nous déconcerte. Le refuge dans la virtualisation serait-il le destin de toutes les espèces intelligentes? L'univers serait-il peuplé de planètes refermées sur leurs propres rêves, c'est-à-dire leurs jeux? Dans l'un d'eux, qui sait, quelqu'un a peut-être imaginé une planète bleue dont les habitants virtuels (à 14.99 euros par mois) s'amuseraient dangereusement avec l'énergie nucléaire et les hydrocarbures, jusqu'à mettre en péril la survie même de leur système...

En réalité, c'est la seule hypothèse permettant d'expliquer l'indifférence des responsables terrestres (et de leurs sujets) à l'égard de leur propre survie. Une fois ce «bac à sable» définitivement ravagé, ils inventeront une nouvelle planète. Orange ou verte à pois blancs...

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## Un jeune homme en colère

UNE FOIS N'EST PAS COUTUME: UN AUTEUR CÉLÈBRE ET AYANT UNE DOUBLE ACTUALITÉ FAIT L'OBJET DE CETTE CHRONIQUE. JOHN LE CARRÉ, DONT LE DERNIER ROMAN *L'HÉRITAGE DES ESPIONS* VIENT DE PARAÎTRE EN FRANÇAIS, EST AUSSI À L'HONNEUR DANS LES «CAHIERS DE L'HERNE», DONT LE DERNIER NUMÉRO LUI EST CONSACRÉ. L'OCCASION DE NOUS INTÉRESSER À CELUI QUE PHILIP ROTH A QUALIFIÉ DE «PLUS GRAND ÉCRIVAIN BRITANNIQUE DU XXE SIÈCLE».

«*Si j'avais pris la mer, au lieu de prendre le maquis du secret, j'aurais écrit sur la mer*»: c'est ce qu'explique John le Carré dans un texte inédit de 1996 destiné aux commerciaux des Éditions Knopf, publié dans le numéro 122 des «Cahiers de L'Herne» qui lui est consacré. Il a à plusieurs reprises tenu ces propos, destinés à faire comprendre qu'un écrivain qui choisit comme trame de fond la comédie humaine s'inspirera de son milieu et de son vécu quels qu'ils soient, ceux-ci ne servant que de décor à la littérature elle-même. Et il se trouve que John le Carré fut durant quelques années espion, d'abord au MI5 (les services de sécurité intérieure), puis au MI6 (les services de renseignements extérieurs). Il fut surtout le témoin de l'érection du Mur de Berlin, en août 1961, ce qui lui inspira *L'espion qui venait du froid*<sup>[1]</sup> (1964, «Folio», 2016), son troisième roman, celui qui lui apporta la notoriété internationale et lui permit de «prendre sa retraite» et de consacrer sa vie à l'écriture.

David John Moore Cornwell est né en 1931 à Poole. Son enfance fut chao-

tique: sa mère quitta son mari en lui laissant leurs deux enfants alors que David n'avait que cinq ans. Son père était un escroc qui effectua plusieurs séjours en prison. Un chapitre du *Tunnel aux pigeons. Histoires de ma vie*<sup>[2]</sup> (2016, «Points», 2017), est consacré à ce père, qui hante plusieurs de ses romans, en particulier *Un pur espion* (1986, «Points» 2002), son livre le plus sombre mais sans doute le plus achevé. Après avoir quitté son foyer, et dans la foulée l'Angleterre, il étudie l'allemand à Berne en 1948 et 1949, poursuit ses études à Oxford avant d'enseigner à Eton. Il travaille ensuite pour le Foreign Office en Allemagne. Il est en poste à Hambourg lorsqu'il est recruté par les services de renseignement. En 1961, il soumet à ses chefs son premier roman, *L'appel du mort*, pour obtenir l'autorisation de le publier. Étant toujours employé par le MI6, il doit prendre un pseudonyme et choisit le nom un peu ridicule de John le Carré, choix sur lequel plusieurs légendes circulent, alimentées par le Carré lui-même. Car si Cornwell fut espion, le Carré est en quelque sorte un agent double



de la littérature: cette duplicité, qu'elle s'incarne en négatif – le traître Bill Haydon[3] de *La Taupe* (1974, «Points», 2018) – ou en positif – le héros vengeur Jonathan Pyne du *Directeur de nuit* (1993, «Points», 2016), traverse toute l'œuvre de le Carré.

Avec la fin de la guerre froide, on a cru un temps que l'espionnage avait disparu avec elle. L'actualité récente montre qu'il n'en est rien. Et le Carré a le premier perçu les nouvelles menaces qui allaient contraindre les officiers de renseignement à évacuer les scories de la guerre froide: diversification des menaces de l'ère post-soviétique dans *Le Voyageur secret* (1990, «Le livre de poche», 1993), explosion mondiale des trafics d'armes dans *Le Directeur de nuit* (déjà cité), cynisme criminel des grandes firmes pharmaceutiques dans *La Constance du jardinier* (2001, «Points», 2002), tendance à l'autojustification des services par l'élaboration de menaces fictives dans *Le Tailleur de Panama* (1996, «Points», 2018), corruption des élites politiques nationales par l'argent du crime organisé dans *Un traître à notre goût* (2010, «Points», 2012), blanchiment d'argent dans *Single & Single* (1999, «Points», 2004), dangers pour la démocratie et les libertés publiques liés à la prolifération de

sociétés militaires et de renseignement privées dans *Une Vérité si délicate* (2013, «Points», 2018),...

On est loin de James Bond: le Carré est un écrivain engagé. Plus il avance en âge, plus son écriture se fait politique. Et les nombreux textes inédits publiés dans «Les Cahiers de L'Herne» témoignent de la causticité et de la plume acérée de le Carré: «Terrains d'engagement», tel est le titre de la sixième partie des «Cahiers de L'Herne» qui propose textes et entretiens d'une grande puissance, pour la plupart inédits, dans lesquels



le Carré dénonce tour à tour la guerre menée en Irak par Bush et Blair[4], celle menée par les États-Unis après les attentats du 11 Septembre («*Ce n'est pas encore un nouvel ordre mondial, et ce n'est pas la guerre de Dieu. C'est une opération de police atroce, nécessaire, dégradante, visant à pallier la faillite de nos*

*services de renseignement et l'aveuglement politique avec lequel nous avons armé et utilisé les intégristes islamistes afin qu'ils luttent contre l'envahisseur soviétique*[5], *pour leur abandonner ensuite un pays dévasté et sans gouvernement. En conséquence, il nous incombe, hélas, de traquer et punir une bande de fanatiques religieux néomédiévaux qui tireront de cette mort dont nous les menaçons une dimension mythique*[6]»), ou

encore le pillage des pays du tiers-monde par les multinationales de l'industrie pharmaceutique (*Quand abdiquent les États*, publié en 2001).

Dans son dernier roman, *L'héritage des espions* (*Le Seuil*, 2018), ce sont encore les préoccupations morales qui forment l'arrière-plan: au désenchantement inhérent aux personnages de le Carré s'ajoutent ici doute, culpabilité et relent du péché. Peter Guillam, ancien lieutenant de John Smiley, le héros iconique de le Carré, va devoir rendre des comptes, plus de cinquante ans après, sur le pire échec du renseignement britannique de l'histoire, l'opération Windfall, qui s'est soldée par la mort de l'agent Alec Leamas, le fameux «espion qui venait du froid», abattu avec sa maîtresse au pied du Mur de Berlin en 1961. Le Carré atteint des sommets de pessimisme et de mélancolie dans ce roman. Une noirceur qui pourra être quelque peu compensée par la lecture des trois nouvelles inédites des «Cahiers de L'Herne»: *Le long chemin qui mène au deuil* est un vrai petit chef-d'œuvre!

Je laisserai le mot de la fin à Alain Chouet[7], en citant un extrait de son éloge de le Carré, *Un auteur à notre goût...* dans les «Cahiers de L'Herne»: «[...] nous devons tous à [le Carré] d'avoir su, avec le talent descriptif d'un Balzac, dresser sur un demi-siècle une véritable histoire naturelle et sociale de la grande famille du renseignement britannique comme Zola l'avait fait avec les Rougon-Macquart sous le Second empire. Et cela avec le même souci

*subtilement didactique et la même force de conviction, le tout agrémenté de la distance aristocratique et rava-gieuse du Major Marmaduke Thompson. [...] Qu'il trouve ici l'expression de mon admiration, de mon respect et de ma gratitude». Tout pareil!*

~~~~~  
NOTES

1. Traduit en français par Marcel Duhamel, créateur de la «Série noire» (Gallimard), et publié dès 1965.
2. Comme le pluriel du mot «histoires» le laisse entendre, ce livre n'est pas une autobiographie, mais des histoires qui permettent de comprendre entre autres comment le Carré construit ses personnages et ses romans.
3. Personnage inspiré par Kim Philby, le plus célèbre agent double des «Cinq de Cambridge» – ces hauts fonctionnaires britanniques qui furent recrutés et manipulés pendant plus de vingt ans par les Soviétiques – qui passa définitivement en Union soviétique en 1962 et y vécut jusqu'à sa mort, en 1988.
4. Entretien réalisé en 2004 par Bruno Copry intitulé *Je méprise les mensonges de Bush et Blair*.
5. Suite à l'invasion de l'Afghanistan par les troupes soviétiques, en 1979.
6. Publié initialement en octobre 2001, soit un mois après les attentats du 11 Septembre, ce texte, intitulé *Cette guerre que nous avons déjà perdue*, démontre l'acuité de l'analyse prémonitoire de le Carré.
7. Ancien chef du Service de renseignement de sécurité de la DGSE française, auteur de *Au cœur des services spéciaux. La menace islamiste: fausses pistes et vrais dangers* (La Découverte, 2011) et *La sagesse de l'espion* (Éditions Jean-Claude Béhàr, 2010).

ANGLE MORT par Fernand Le Pic

## UE: la technocratie punitive se prend les pieds dans le tapis

**L'**EFFERVESCENCE RÈGNE DANS LES COULOIRS DE BRUXELLES. COMMENT VA-T-ON BIEN REMONTER LES BRETelles AUX MAUVAISES RECRUES, À COMMENCER PAR VIKTOR ORBÁN, PREMIER MINISTRE DE HONGRIE? PAR EXEMPLE, EN VIOLANT EN CASCADE SES PROPRES PROCÉDURES. LESQUELLES N'ONT DE TOUTE FAÇON RIEN DE DÉMOCRATIQUE...

On reproche en substance à Orbán de pourchasser les réseaux de subversion civile appartenant à son compatriote **György Soros** et de refuser d'accueillir des flots d'immigrants dont sa population ne veut pas. Nous avons donc d'un côté un Chef d'État fraîchement réélu (le 8 avril 2018) avec un taux de participation de 70% qui ne laisse aucun doute quant à la validité du mandat qui lui est confié, et d'un autre côté, une bureaucratie *sui generis* non élue qui veut contraindre ce chef d'État élu à ne pas remplir ce mandat politique que son peuple vient de lui confier.

Cette même bureaucratie non représentative a de surcroît le culot de justifier son droit d'ingérence dans les affaires intérieures d'une démocratie par la violation des grandes valeurs et des grands principes démocratiques dont elle se targue d'être la gardienne sacrée. En décembre 2017, la Commission européenne a commencé par assigner la Hongrie devant son propre tribunal: la Cour de justice de l'Union européenne à Luxembourg. Celle-là même qui a inventé le principe de «l'effet direct» des règles européennes dans

le droit interne des pays membres en 1963 (arrêt Van Gend) ainsi que la «primauté absolue du droit communautaire» sur le droit national en 1964 (arrêt Costa), alors que ces principes ne figuraient pas dans les Traités de l'époque. Autrement dit, un tribunal politique qui a le pouvoir de vider la souveraineté de sa substance et qui ne va pas se gêner de le rappeler.

Le but de cette assignation est ni plus ni moins que d'annuler une loi hongroise qui limite la capacité des ONG (sorosiennes) à travailler en Hongrie. Ceci sur la base, tenez-vous bien, d'infractions à la libre prestation de services, à la liberté d'établissement, à la directive européenne de 2016 relative aux services dans le marché intérieur, au droit de la liberté académique, au droit à l'éducation et la liberté d'entreprise, outre des infractions aux principes fondamentaux de l'Organisation mondiale du commerce (OMC). Rien que ça! Tout cela parce que les Hongrois, qui ont déjà subi les tanks soviétiques en 1956, ne veulent pas subir les tongs islamiques depuis 2014, ni les «teams» sorosiennes censées façonner leur avenir. Mais ce n'est pas tout:

en plus de la procédure judiciaire, on tente aussi la procédure politique et la punition européenne qui se prépare contre la Hongrie devrait faire bondir plus d'un démocrate.

Rappelons d'abord que ce monstre administratif enfanté par **Jean Monnet** hait la démocratie; que ce qu'on appelle benoîtement la «méthode Jean-Monnet» a précisément consisté à tout faire pour contourner la souveraineté populaire afin d'édifier un gouvernement de technocrates à son image. Il n'y a jamais eu d'acte constitutionnel fondateur de l'Europe monnetiste, il n'y a jamais eu de recours réel au vote populaire dans la construction de ce lego pour fonctionnaires; et l'on sait trop bien que les rares fois où le peuple est appelé à voter et qu'il désavoue l'Europe monnetiste, on ignore sa décision forcément «irresponsable et dangereuse», on la détourne et on la bistourne avec délectation. Le comble est que, dans le cas présent, ce sont les technocrates qui se retrouvent coincés à devoir se dédire eux-mêmes de leurs propres règles non démocratiques qu'ils ont eux-mêmes concoctées. Je veux parler de **l'article 7 du Traité de Lisbonne**.

Il y a bientôt un an (le 17 mai 2017), le parlement européen votait une résolution visant à déclencher les sanctions prévues dans cet article 7 contre la Hongrie pour les motifs politiques de violation des «droits fondamentaux des migrants» et à nouveau de «contrôle excessif des ONG» militantes et subversives appartenant à György Soros. Pour faire bonne figure

on y ajouta aussi «la grave détérioration de l'État de droit et des Droits fondamentaux» etc.

Le problème, c'est que le parlement européen n'a pas plus de pouvoirs législatifs que la Conférence Consultative Politique du Peuple Chinois, et sans doute moins d'ailleurs. En clair, outre le fait que ce parlement n'a pas le pouvoir d'initiative législative (il n'a pas le droit d'élaborer de lois de son propre chef), il ne peut en l'espèce que proposer au «Conseil» de suspendre certains droits à l'encontre du pays dissident, notamment celui de voter au sein de ce même «Conseil». Si l'on procédait à un sondage pour demander à la population européenne ce qu'est ce «Conseil», le taux de «pas la moindre idée» avoisinerait à coup sûr les 100%. Le Conseil, ici, c'est le diminutif du **«Conseil de l'Union Européenne»**, autrement dit la réunion des ministres en exercice des gouvernements des pays membres de l'Union européenne. Or, si la sanction est une interdiction de voter, c'est bien qu'on doit y légiférer dans ce conseil, n'est-ce pas? Oui, c'est exactement cela, cet organe est hybride, à la fois exécutif et législatif, ce qui démontre qu'en Europe monnetiste, on se fiche pas mal de la séparation des pouvoirs, les droits des migrants et des milices de Soros étant autrement plus importants à protéger.

En technocratie européenne, donc, ce sont des ministres désignés par chaque pays membre qui font office de députés non élus, même si peu

de citoyens le mesurent. Lorsqu'on active l'article 7, ces ministres (aux ordres de leurs chefs de gouvernements respectifs) doivent décider, dans un premier temps et à l'unanimité, de «constater» la dissidence. Autrement dit, il suffit qu'un pays dissident refuse à ce stade, et la procédure est bloquée, ce que n'ont pas manqué de promettre certains. Merveilleuse technocratie! Elle s'est taillé un costume importable et se voit maintenant dans l'obligation de se contourner elle-même!



Mais ce n'est pas si grave. Comme on est grassement payé pour ça, on va noircir du papier et bientôt baliser une déviation efficace contre les déviants. Par exemple un obscur **Europeum Institute for European Policy**, basé à Prague et financé par Soros (on est prié de ne pas rire), propose de sucrer les fonds de la Politique agricole commune destinés à la Hongrie.

D'autres cogitateurs proposent de conditionner le versement des fonds structurels européens destinés à la Hongrie dans le prochain cadre financier pluriannuel (2021-2027), au retour de la Hongrie dans le droit chemin. C'est-à-dire, une fois de plus, de trahir un peuple souverain en le rançonnant. Mais cette solution ne serait pas la meilleure dans la mesure où elle péna-

liserait les investisseurs européens bénéficiant de ces fonds, lesquels ne manquent pas de le faire savoir. On pense également à élargir les droits de l'Agence des droits fondamentaux de l'Union européenne, si si, elle existe bien! Alors qu'elle se contente de produire des rapports de nature endogamique, on lui attribuerait des pouvoirs de contrôle et de sanction. Si cela chante à la Commission ou au Conseil, rien ne peut les en empêcher. Ils sont maîtres chez eux, nos technocrates.

Mais la dernière trouvaille en date a été imaginée par **Věra Jourová**, la commissaire européenne Tchèque en charge de la justice, une proche de plus de l'ami György Soros qu'elle recevait le 26 avril 2017, comme en témoigne le calendrier officiel de la Commission.

Or le même Soros avait été consulté auparavant par M. **Jyrki Katainen**, vice-président de la Commission et commissaire européen finlandais aux Affaires économiques et monétaires, particulièrement déterminé sur l'obligation d'accueillir les migrants; puis par **Jean-Claude Juncker** et **Carlos Moedas**, Commissaire européen portugais à la recherche, le lendemain, et par **Frans Timmermans**, Premier vice-président néerlandais bien connu de la Commission européenne, précisément en charge du respect de «l'État de droit», le surlendemain. Ce dernier a revu Soros le 1er février 2018, suivi le même jour par **Margrethe Vestager**, la commissaire européenne danoise à la concurrence. Timmermans, qui file le doux amour avec Soros, n'en pouvait plus d'attendre et l'a encore revu seul le 28 avril dernier, toujours selon le calendrier de la Commission. On se demande bien pourquoi ces entrevues coïncident avec des décisions relatives à la Hongrie et en défense des intérêts privés de Soros? Mais ça, personne n'est allé leur demander. Ils reçoivent qui ils veulent, nos technocrates.

C'est donc la proposition du clan Soros qui sera finalement retenue par la Commission. Il s'agit de poser comme nouveau principe fondamental européen que «*Le respect de l'État*

*de droit est une condition préalable indispensable à une saine gestion financière et à une mise en œuvre efficace du budget*» européen. Autrement dit, si tu es démocrate, c'est que tu ne sais pas gérer les fonds européens, donc on te les supprime. Extatique, le président Juncker! Extatique, lorsqu'il a présenté ce dernier œuf de Colomb au parlement européen le 2 mai 2018.

Mais là encore, cela ne se fera pas tout seul à cause de ce satané Lego réglementaire. On arrivera certes à chantourner la règle de l'unanimité remplacée ici par une «*majorité qualifiée inversée*». Eh oui, ça existe aussi, c'est un peu le monde à l'envers, mais ça existe, c'est-à-dire qu'on ne vote pas «pour» mais «contre». Pour barrer la route à la décision de la Commission, le Conseil doit réunir 55% des États représentant eux-mêmes 65% de la population de l'UE, ce qui n'est pas injouable, surtout si on compte les migrants dans la population.

Plus sérieusement, là où le bât blesse, c'est qu'en agissant de la sorte on violerait un autre principe européen fondamental, celui de l'égalité de traitement entre les États membres. Et cette sortie des limbes bruxellois est due à **Vladislav Goranov**, ministre des finances de la Bulgarie, pays qui assure la présidence tournante du Conseil jusqu'au 30 juin 2018. Le peuple sortira-t-il lui aussi un jour de ses limbes européens?

## TURBULENCES

### SANTÉ | Le vaccin anticancer à l'origine de... cancers?

Un article de Lars Andersson paru (pourquoi aussi loin?) dans l'*Indian Journal of Medical Ethics* étudie la possibilité que la vaccination anti-HPV (Gardasil ou «vaccin contre le cancer du col de l'utérus») joue un rôle dans l'augmentation d'incidence de cancers du col de l'utérus au lieu de les combattre! L'auteur part de la relation temporelle constatée entre le début de la vaccination en Suède (2012-2013) et l'augmentation de ces types de cancers. Il laisse l'interrogation ouverte, mais réclame de manière pressante un supplément d'études.

«La vaccination HPV pourrait-elle causer une augmentation des cancers du col de l'utérus invasifs plutôt que de les prévenir parmi les femmes déjà infectées et ainsi expliquer l'augmentation d'incidence de cancers signalée en Suède? (...) Répondre à cette question est vital pour une estimation correcte des risques et des bénéfices de cette vaccination. D'autres études centrées sur les individus déjà infectés par (le virus) HPV sont nécessaires pour résoudre cette question.»

Pour mémoire, l'ouvrage de Jean-Pierre Spinosa et Catherine Riva *La Piqûre*

*de trop?* (Xenia, 2010), mettait sérieusement en question le processus d'adoption de ces vaccins, mais également leur degré de protection revendiqué (ceci sur la base des rapports de tests publiés par les fabricants eux-mêmes). Les autorités publiques sont restées sourdes à toutes les mises en garde relatives à ce vaccin, qui est entre autres l'un des plus coûteux jamais élaborés. Selon les auteurs, le vaccin anti-HPV était «un cas d'école de pharma-business».

*Mais encore:*

9/11 | Si ce n'est toi, c'est donc l'Iran!

RAPPEL | Yougoslavie-Ukraine, la manipulation comme système (conférence de Slobodan Despot)

IRAN | Qui menace qui?

IDÉES | La «culture» aura-t-elle la peau de l'art?

USA | Implication militaire directe contre le Yémen

TSAHAL | La sénatrice est trop curieuse

### **Pain de méninges**

#### **DU DÉTACHEMENT**

Il t'appartient d'agir sans jamais un regard Pour les fruits de l'action Ne fais jamais des fruits de l'action ton mobile Demeure égal dans le succès comme dans l'insuccès C'est cette égalité même qui est détachement intérieur Vois d'un œil égal souffrance et plaisir Richesse et misère, défaite et victoire, Tiens-toi prêt au combat, Lorsque ta conscience aura traversé Le Labyrinthe des ténèbres, Tu n'auras plus besoin de savoir Ce qui se dit et ce qui se dira

— La *Bhagavad Gîtâ*